

Nouvelles perspectives sur Judith Butler
Journée d'étude doctorale et post-doctorale

Organisation : Emmanuel Levine et Pierre Niedergang

Date : 21 Janvier 2021

En ligne (zoom). Inscriptions :

https://us02web.zoom.us/meeting/register/tZEsdEyhqTssHtUZfJjmwTmF53_vmRXxg3iX

La journée d'étude « Nouvelles perspectives sur Judith Butler » cherche à engager des dialogues inédits autour de l'œuvre de Judith Butler. Depuis le début des années 2000, la réception française s'est cristallisée autour de quelques thématiques (la performativité, la mélancolie, la précarité) et quelques sources et interlocuteur·trices (Foucault, Beauvoir, Freud). Contre la réification qui guette toute institutionnalisation, nous souhaitons proposer une série de lectures et relectures situées ou orientées afin de rendre visible les points que la première génération de lecteur·trices français·e·s avait laissés dans la pénombre.

Seront ainsi convoquées de nouvelles perspectives *sur* et *dans* l'œuvre de Butler, à partir de dialogues et de traditions encore trop peu étudiées (la phénoménologie, les théories critiques de Slavoj Žižek, Giorgio Agamben et Wendy Brown, le postcolonialisme de Homi Bhabha et Gayatri Spivak), de thématiques à explorer ou élaborer à nouveau frais (le « sujet » du féminisme, les cadres d'appréhension du réel) et d'enjeux apparemment externes au cœur de l'œuvre (l'enfant, la traduction, les corps en coalition, l'agentivité sonore, la jouissance hors-norme, l'immigré et l'État-nation). Ces incursions seront autant de tentatives de redonner à cette œuvre encore en devenir tout son dynamisme et sa plasticité.

Programme

10h00-10h15 : Accueil

10h15 - 12h : Hériter, critiquer

- Emmanuel Levine (Université Paris-Nanterre - IRePh), « Judith Butler et la phénoménologie »
- Mickaëlle Provost (Université Panthéon-Sorbonne - ISJPS), « La construction des sens et de la perception : phénoménologie et matérialisme chez Judith Butler »
- Pierre Niedergang (Université Paris-Nanterre - IRePh), « Bon... c'est quand qu'on jouit ? Judith Butler, ses critiques et la question du hors-norme »

12h - 13h30 : Pause déjeuner

13h30 - 15h30 : Des outils pour une théorie politique ?

- Léa Védie (ENS Lyon - triangle), « Pourquoi parler de « sujet » féministe ? Judith Butler, Monique Wittig et le *French Feminism* »
- Mona Gerardin-Laverge (Université Paris-Nanterre - Sophiapol), « Lutttes féministes et coalitions : penser le changement social avec Judith Butler ? »
- Élise Escalle (Université Paris-Nanterre - Sophiapol), « Scènes du pouvoir et corps sonores. L'agentivité sonore et ses limites d'après Judith Butler. »

15h - 15h30 : Pause

- Élise Huchet (Université Paris-Nanterre - Sophiapol), « Penser la traduction avec Judith Butler »

16h - 17h30 : Les exclu·e·s du pouvoir

- Tal Piterbraut-Merx (ENS Lyon - triangle), « Butler : Les ambivalences du pouvoir et l'enfance »
- Alison Bouffet (Université Paris 7 Diderot - LCSP), « Défaire la nation. Immigré·e·s et sans-États chez Judith Butler »

Résumés des interventions

Emmanuel Levine, « Judith Butler et la phénoménologie »

Judith Butler a reçu à l'université de Yale l'enseignement de Maurice Natanson, traducteur de Alfred Schütz et spécialiste de Husserl, Sartre et Merleau-Ponty. En 1998, elle se charge de la publication de son œuvre posthume, *The Erotic Bird : Phenomenology in Literature*, et en écrit la préface. Elle y montre toute sa connaissance de la technique phénoménologique et ne cesse de dresser des parallèles implicites entre cette méthode et sa propre théorie : « Suivant en cela la théorie de l'intentionnalité de Husserl, Natanson affirme que la conscience consiste en une série d'actes, répétés à travers le temps et temporalisés dans leur structure même ». Dans un entretien datant de 2017, intitulé « Apprendre à voir », elle explicite plus avant ce que sa théorie de la performativité du genre, son éthique et sa politique de la visibilité et du rassemblement doivent à la phénoménologie. En revenant sur ses premiers articles consacrés à la phénoménologie de Sartre, de Beauvoir et de Merleau-Ponty, ainsi que ses derniers travaux sur Levinas et Arendt, nous tâcherons d'exhumer ce rapport inaperçu de Butler à la méthode fondée par Husserl.

Mickaëlle Provost, « La construction des sens et de la perception : phénoménologie et matérialisme chez Judith Butler »

Dans *Ce qui fait une vie. Essai sur la violence, la guerre, le deuil* (2009), Judith Butler envisage les « cadres » d'intelligibilité, de reconnaissance et de perception depuis lesquels nous appréhendons le réel. Les images médiatiques ou photographiques modèlent ainsi la manière dont nous percevons certaines vies (sujettes ou non au deuil), dont nous sommes sensibles à la souffrance ou à la mort et y répondons de manière affective. Ce faisant, Butler articule de manière originale une approche phénoménologique *et* matérialiste : les sens et les capacités à percevoir, à être touché, à entendre ou sentir sont construits et résultent d'un apprentissage ; la perception n'est pas l'enregistrement d'un réel donné mais une appréhension du monde orientée et traversée par des normes historiques, politiques et sociales. Les normes oppressives, souligne Butler, investissent le sensible et régulent ses modes de donation afin d'organiser ce qui *apparaît*, ce qui compte pour réel. Cette articulation entre phénoménologie et matérialisme s'inscrit plus largement au sein de la réflexion ontologique proposée par Butler dès *Trouble dans le genre* (1990) et la publication de *Ces Corps qui comptent* (1993), où (dans le sillage de Monique Wittig) Butler entend montrer en quoi le sexe est une catégorie perceptive, naturalisant des différences et les inscrivant dans l'ordre du fait « visible », évident. Elle se développe ensuite, à partir des années 2010, dans le cadre d'une pensée des luttes politiques et des possibilités de résister aux « cadres » (politiques, médiatiques, discursifs) qui imposent des régimes de visibilité au sein de l'espace public (*Rassemblement. Pluralité, Performativité et politique*, 2015).

Nous interrogerons la manière dont Butler problématise les modes d'appréhension du réel à partir de cette articulation entre matérialisme et phénoménologie, mais aussi les inflexions au sein de son parcours théorique et l'ontologie politique qui en résulte. Puis, nous montrerons en quoi la proposition butlerienne ouvre vers une *phénoménologie critique de la perception* qui comprend l'idéologie comme un façonnement des sensibilités et qui rend possible un dialogue entre Butler et Merleau-Ponty, mais aussi Guillaumin, Wittig ou Fanon.

Pierre Niedergang, « Bon... c'est quand qu'on jouit ? Judith Butler, ses critiques et la question du hors-norme »

Dans une perspective de lecture qui se contente de repérer les thèses explicites dans le travail de Judith Butler, il semble que ses positions quant au plaisir et à la jouissance sont très claires. D'un

côté, le plaisir est conçu comme réalisé au niveau d'un corps dont les frontières et les formes sont des productions normées par les discours (GT, pp. 95-96). De l'autre, l'idée d'une jouissance hors des normes discursives, *réelle* au sens que donne J. Lacan à ce terme, fait l'objet d'une vive critique puisque l'idée d'un réel qui précéderait l'imposition des normes est conçu comme dernier refuge des processus de normalisation lorsqu'ils cherchent à se faire passer pour naturels ou inscrit en nature (BTM, « Arguing with the Real »). Mais la conception du pouvoir qui motive et légitime cette critique de la jouissance, notamment dans la polémique avec Slavoj Žižek, conduit Butler à quelques difficultés et impasses concernant la possibilité de penser la subversion. Tout en montrant pourquoi Butler refuse d'intégrer une telle conception à ces outils théoriques, nous nous demanderons : qu'est ce qu'une conception de la jouissance non seulement comme traumatisme possible mais comme aperçu du hors-norme à partir d'un corps corseté et informé par les normes pourrait apporter aux perspectives critiques butleriennes ? Quels noeuds cette conception pourrait-elle permettre de trancher ou, du moins, d'éclairer quand à la question de la subversion au sein même et à partir de la matrice des relations de pouvoir ?

Léa Védie, « Pourquoi parler de « sujet » féministe ? Judith Butler, Monique Wittig et le *French Feminism* »

Depuis le début des années 2000, le concept de « sujet » féministe, ou « sujet politique » du féminisme, s'est répandu dans les théories féministes en langue française. Ce terme sert à désigner la question du « nous » féministe, ou celle du collectif en lutte dans les mobilisations féministes ainsi que des problèmes d'exclusion qui le traversent. L'adoption de cette terminologie, dont je propose de saisir ici les enjeux, est en grande partie redevable à l'influence des travaux de Judith Butler.

Je suggérerai pour comprendre ce concept, de retracer l'usage conjoint qu'elle fait, dans *Trouble dans le genre*, de deux types de corpus : le *French Feminism*, d'une part, identifiés à un courant féministe différentialiste, et les textes de Monique Wittig, de l'autre, assimilés à un courant matérialiste. Cette lecture en dialogue l'amène à assimiler le « nous » féministe à une identité collective, responsable de phénomènes politiques d'exclusion. Dans quelle mesure cette compréhension du sujet féministe comme identité collective est-elle pertinente pour penser les héritages, dans nos théories, de l'histoire des mouvements féministes ? Quels clivages permet-elle de dépasser, et, en contrepartie, quels conflits risque-t-elle d'effacer ?

Mona Gerardin-Laverge, « Lutttes féministes et coalitions : penser le changement social avec Judith Butler ? »

Dans quelle mesure la philosophie butlerienne permet-elle de penser non seulement la subversion du genre, mais aussi l'action collective et le changement social ? Comment articuler la théorie de la performativité du genre avec les travaux plus récents de Butler sur la performativité des corps qui s'assemblent pour protester dans l'espace public ? Pour Cynthia Kraus, la notion butlerienne de « coalition » permet de penser la lutte et la communauté sans les fonder sur des bases ontologiques données, sur des identités stables. Nous discuterons cette notion à partir de diverses luttes féministes contemporaines et de la manière dont elles articulent diversement les perspectives queer, matérialistes et intersectionnelles. Nous nous interrogerons sur les rapports entre les corps et le langage dans l'action collective, et sur la capacité des mobilisations féministes à déstabiliser le genre.

Élise Escalle, « Scènes du pouvoir et corps sonores. L'agentivité sonore et ses limites d'après Judith Butler. »

Dans cette intervention, je montrerai comment l'œuvre de Judith Butler peut nous permettre de formuler une critique féministe du concept d'« agentivité sonore » [*sonic agency*] proposé en 2018 par l'artiste sonore et théoricien Brandon Labelle dans son ouvrage homonyme. Contre l'idée avancée par celui-ci qui consiste à fonder tout acte subversif dans l'espace acoustique et social sur des propriétés relationnelles qui seraient inhérentes au son, je présenterai ainsi une série de scènes par lesquelles Judith Butler nous propose de penser l'agentivité comme politique des corps sonores.

Dès *Trouble dans le genre* et *Ces corps qui comptent*, Judith Butler refuse en effet avec Julia Kristeva de faire du son l'autre matériel du langage, tout en indiquant l'impasse politique que représente l'enfermement par cette dernière des pratiques poétiques et sonores dans le seul ordre d'une subjectivation sémiotique. Dans ces conditions et à partir du *Pouvoir des mots*, les limites discursives du « son » renvoient plutôt pour elle à l'inscription des rapports de pouvoir à même les corps dans les actes ritualisés de discours que sont les performatifs. La vocalité de l'interpellation chez Althusser et l'énonciation et l'écoute du verdict chez Kafka offrent alors à Judith Butler la possibilité de décrire la violence du pouvoir lorsqu'il fonde son autorité sur l'aveu d'une sensibilité construite comme une menace matérielle, constitutive de sa propre rationalité. Loin de dépendre de propriétés inhérentes au son, l'agentivité non pas sonore mais bien sonore émerge par conséquent pour les corps dans les reconfigurations du sensible et de l'affect que détermine l'enregistrement toujours déjà médiatisé de la force politique de leurs alliances, sur fond de vulnérabilité commune.

Pour conclure, je me demanderai toutefois dans quelle mesure cette conception défendue par Judith Butler dans *Rassemblement* ne repose pas sur un modèle graphique voire graphologique de la sensibilité des corps sonores, qui manque peut-être certains enjeux de densité et de durée dans la problématisation morale des usages corporels et incorporés du son en société.

Élise Huchet, « Penser la traduction avec Judith Butler »

Si Judith Butler ne développe pas à proprement parler de théorie de la traduction, on constate cependant que cette question traverse son œuvre et porte avec elle des enjeux théoriques importants. Ainsi dans *Le Pouvoir des mots* par exemple, Butler évoque les « luttes concrètes de traduction » qui doivent être menées pour définir et redéfinir le sens des mots que l'on emploie, dans un contexte de réflexion sur l'équivocité des signifiants et sur les possibilités de lutter pour la resignification de certains termes.

Dans *Vie précaire*, le problème de la traduction surgit dans le cadre d'une réflexion sur les prétentions universalistes d'un certain féminisme occidental, inapte à prendre en compte la diversité des revendications féministes qui peuvent émerger dans différents contextes culturels. La question est alors celle de savoir comment penser un idiome commun, permettant de penser une coalition féministe. Or cet idiome commun – qu'il faut comprendre au sens littéral d'un langage commun, mais aussi plus largement de revendications communes – ne peut émerger que d'un travail de traduction culturelle.

La question de la traduction est ainsi au cœur de la réflexion de Butler sur le concept d'universalité, réflexion qui se déploie de manière très riche dans le dialogue de la philosophe américaine avec Slavoj Žižek et Ernesto Laclau. Contre les conceptions abstraites d'un universel transcendant les particularités, mais aussi contre une conception procédurale ou substantielle de l'universalité, Butler nous invite à repenser l'universel comme résultant d'un processus sans fin de traduction, processus par lequel l'universel est sans cesse redéfini par celles et ceux qui en sont exclus.

Le concept de traduction acquiert donc un sens politique fort chez Butler, et ce dans le cadre d'une philosophie qui place en son cœur le problème de l'inaudibilité et ne cesse de réfléchir aux frontières du dicible et aux possibilités de les subvertir.

Pour autant Butler insiste également sur les rapports de pouvoir que le concept de traduction peut charrier avec lui, notamment lorsqu'il est au service de fins impérialistes. La question qui se pose est donc celle de savoir comment penser une éthique de la traduction, une traduction qui ne soit pas appropriation, mais au contraire remise en question du langage dominant. En s'appuyant sur les réflexions de Spivak, Butler évoque ainsi les possibilités « contre-coloniales » de la traduction.

Nous proposons dans cette communication de nous interroger sur l'existence d'une philosophie de la traduction chez Butler. Il s'agira pour cela de chercher à déterminer le sens du concept dans les différentes occurrences que l'on a relevées, ainsi que d'interroger son lien avec d'autres concepts butleriens importants, comme celui de « resignification », mais aussi d'autres pensées de la traduction avec lesquelles Butler entre en dialogue, celle d'Homi Bhabha et celle de Gayatri Spivak notamment.

Tal Piterbraut-Merx, « Butler : Les ambivalences du pouvoir et l'enfance »

La théorie butlerienne de la subjectivation propose dans l'ouvrage intitulé *La vie psychique du pouvoir* une synthèse stimulante entre l'approche foucauldienne et althusserienne du pouvoir et certains apports issus de la psychanalyse, mettant en exergue l'ambivalence affective se logeant au cœur du processus de formation du sujet. C'est l'une des grandes originalités du travail de Butler, qui permet de dégager à partir de ce socle des stratégies possibles de résistance. Cependant, cette formalisation des processus de subjectivation à partir de la psychanalyse freudienne confère à la figure de l'enfant une place paradoxale, comme fondement du sujet adulte. Comme si donc de la dépendance de l'enfant envers les adultes qui en prennent soin, - et que Butler se refuse à analyser en termes politiques -, découlait un attachement qui le rend particulièrement vulnérable à l'exploitation et aux violences, qui se poursuivra chez l'adulte. Butler tire alors de cette analyse ontologique un certain nombre de conséquences politiques quant à la compréhension des violences sexuelles faites aux enfants, et de l'inceste. Notre communication visera à interroger cette figure de l'enfant chez Butler, et à en contester le caractère de soubassement premier dans la constitution du sujet. En proposant une lecture véritablement politique de la dépendance enfantine, nous nous attellerons à examiner la possibilité d'un apport psychanalytique qui échappe à cette assignation de l'enfance à une origine dépolitisée du sujet.

Alison Bouffet, « Défaire la nation. Immigré·e·s et sans-Etats chez Judith Butler »

La réflexion sur les « zones de suspensions de la citoyenneté » (*Excitable Speech*, 1997) est un thème que Judith Butler ne cesse de mettre au travail, notamment sous la forme d'une critique de l'Etat-nation et de ses politiques migratoires. Si la nationalité fonctionne comme un schème d'intelligibilité ou une matrice normative organisant la distribution différentielle de la reconnaissance et de la considération (*Frames of War*, 2009), il apparaît que les dispositifs de contrôle migratoire ont non seulement pour fonction de réguler et de contrôler l'espace territorial, mais aussi de réitérer la norme de subjectivation du sujet national par la production d'une figure altérisée voire criminalisée de l'étranger. Dès lors, quelles sont les formes spécifiques d'interpellation et d'assignation des étrangers en régime statonational ? Comment qualifier les processus d'abjection qui peuvent les condamner à l'inintelligibilité et à la précarité ? Sous quelles conditions l'agentivité des immigré·e·s sans statut peut-elle se déployer ? L'enjeu est de penser la souveraineté et la nation par ses marges – les non-

nationaux, les non-compté·e·s, les dépossédé·e·s – en dialoguant avec les théories politiques de Hannah Arendt, Giorgio Agamben, Athena Athanasiou ou encore Wendy Brown.